

Essais québécois

Numéro 54, décembre 1993, janvier–février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (54), 14–19.

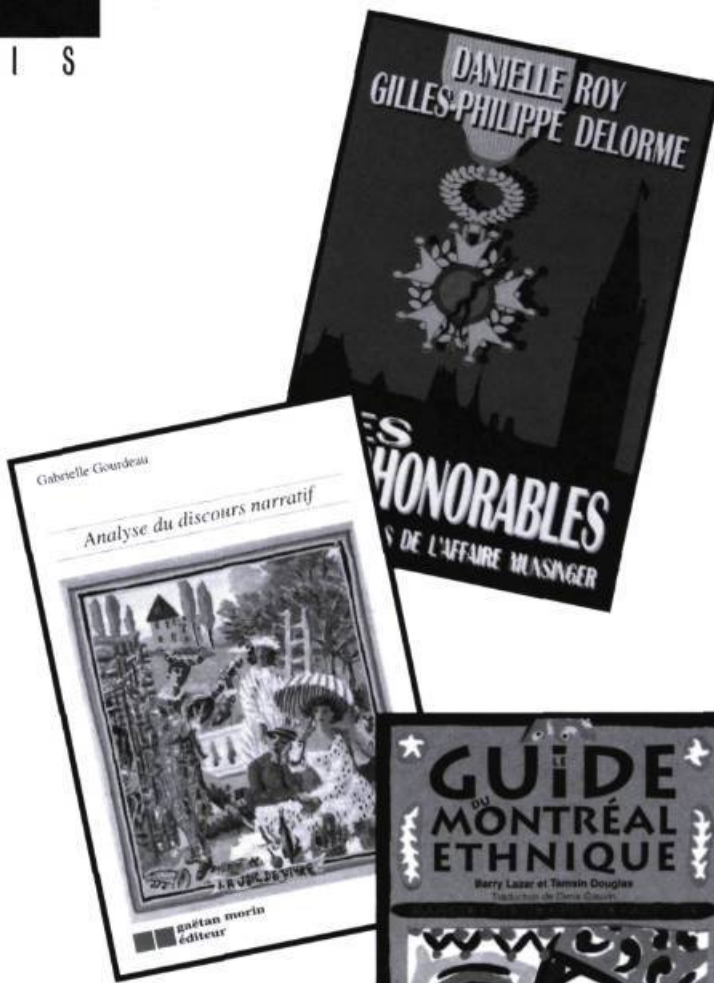
**ANALYSE
DU DISCOURS NARRATIF**

**Gabrielle Gourdeau
Gaëtan Morin, 1993,
129 p.; 20 \$**

Les universitaires ont tendance, depuis quelques décennies, à privilégier la recherche de pointe en pédagogie. Quelques-uns cependant osent descendre des hautes sphères pour s'adonner à des exercices plus didactiques, conçus en fonction de la nouvelle clientèle étudiante, qui compte nombre de jeunes qui accèdent à l'université plus *dépourvus* que jamais. L'objectif du dernier ouvrage de Gabrielle Gourdeau est justement de rendre accessible à «une clientèle estudiantine» une méthodologie pour l'étude des textes narratifs qui a fait ses preuves: celle que propose Gérard Genette dans *Figures III* (1972) et dans *Nouveau discours du récit* (1983).

L'ouvrage de Gabrielle Gourdeau reprend les trois concepts fondamentaux de la théorie genettienne: le temps, la voix et le mode. Des exercices pratiques sont proposés à la fin de chaque chapitre; s'ajoutent en annexe des textes narratifs (de Maupassant, de Cortázar, etc.) qui servent bien la théorie, et un glossaire des termes techniques employés.

Malgré quelques expressions déroutantes, typiques du franc parler de l'auteure, l'ouvrage est fort efficace. Son originalité tient en grande partie à la nouveauté des exemples «tirés, le plus souvent, d'un corpus narratif (écrit ou autre) rapproché du vécu estudiantin plutôt qu'issu d'un corpus littéraire *haut de gamme*, mais peu susceptible d'apporter quelque lumière à l'étudiant n'en ayant pas pris connaissance». Des exemples toutefois qui ont les défauts de leurs qualités et qui risquent de vieillir rapidement. Qui se rappellera de *Coco le clown*, du téléroman *Un signe de feu* ou de *Dallas* dans cinq ans? Aussi Gabrielle Gourdeau a-t-elle pris



soin d'ajouter plusieurs exemples littéraires (*Les Fous de Bassan*, *Les filles de Caleb*, *Comme un roman*, etc.) qui demeurent à la portée des *lecteurs néophytes*. À cet égard, le recours aux contes de fées pour illustrer les anachronies narratives est exemplaire. On peut souhaiter que d'autres enseignants et professeurs d'université suivent l'exemple de Gabrielle Gourdeau et fournissent autant d'effort à présenter des moyens de transmettre leur savoir qu'ils en mettent à poursuivre leurs recherches spécialisées.

Pierre Rajotte

**LE GUIDE
DU MONTRÉAL ETHNIQUE
Barry Lazar et Tamsin Douglas
Trad. par Denis Gauvin
XYZ, 1993, 15,95 \$**

Au fil des ans, Montréal s'est enrichi d'une diversité ethnique et culturelle que les autres villes du Québec lui envient parfois. Presque instinctivement, le mouvement d'immigration se fait au profit de Montréal. Les nouveaux arrivants cherchent peut-être à atténuer les difficultés de l'exil en se regroupant là où vivent leurs semblables. Peu à peu se créent dans la métropole

de vastes quartiers peuplés de gens aux mœurs et aux *allures* différentes des nôtres, émaillés de restaurants aux saveurs exotiques et de commerces de produits de provenances diverses. *Le guide du Montréal ethnique* nous met sur ces pistes nouvelles. On y retrouve une brève description des différentes communautés culturelles établies au Québec, évoquant les principales vagues d'immigration et leurs motifs. Vient ensuite le tableau de leur répartition sur le territoire montréalais, et des itinéraires d'initiation aux dimensions ethniques de certains quartiers. Y figurent également les associations et les organisations les plus significatives pour ces communautés. Enfin, le guide dresse une liste de restaurants ethniques, accompagnée de pertinents commentaires critiques sur leurs menus. Le tout est facile à utiliser et de facture intéressante, offrant un tour d'horizon

synthétique et efficace des réalités ethniques de Montréal. Évidemment, cet ouvrage ne se lit pas d'un trait. On l'utilisera au besoin pour organiser une visite à Montréal ou se concocter une fin de semaine de type *ethno-culturelle*. L'intégration des diverses communautés culturelles à une société est un processus qui englobe les membres de la terre d'accueil. Le moyen le plus approprié pour accepter la différence n'est-il pas de profiter de l'occasion unique que nous offre la présence des diverses communautés culturelles pour enrichir notre vision du quotidien? Pour redécouvrir Montréal sous un autre jour, suivez le guide!

Johanne Gauthier

**LES DÉSHONORABLES
LES DESSOUS DE L'AFFAIRE
MUNSIGER
Danielle Roy
et Gilles-Philippe Delorme
JCL, 1993, 496 p.; 19,95 \$**

Le récit que voici de la rocambolesque «affaire Munsiger» se déroule de façon si alerte que les plus jeunes générations se croiront sans doute au cœur d'un roman. À cet égard, réussite totale: rien de la grisaille que les gens associent souvent à la politique.

La recherche mérite également bien des éloges. Certes, certains des contemporains de l'affaire vivent encore, même si plusieurs des personnages principaux sont disparus. Il n'en demeure pas moins qu'il fallait du doigté, de la persévérance, peut-être aussi une imagination un peu méfiante pour la reconstituer en la débarrassant, ce qui est pratiquement réussi, des zones d'ombre.

S'il fallait formuler une réserve, elle porterait sur ce qui ressemble étrangement à un biais «pro Sévigny». Résulte-t-il des liens qui ont pu s'établir en cours de recherche et de rédaction entre les auteurs et la famille de l'ancien ministre associé à la Défense? Je n'en sais rien. Mais il est manifeste que, en cas de doute ou de contradiction entre divers témoignages, c'est à la version Sévigny que va la sympathie des auteurs. Rien de majeur, rien qui invalide en quoi ce soit le professionnalisme du travail, mais juste assez de retenue et juste assez de *compréhension supplémentaire* pour

qu'on puisse entretenir des soupçons quant à l'influence des proches de l'ancien ministre. L'essentiel demeure que voilà du bon travail: lisible, vivant, concret. Et les choses s'y disent fermement et sans jaunisme.

Laurent Laplante

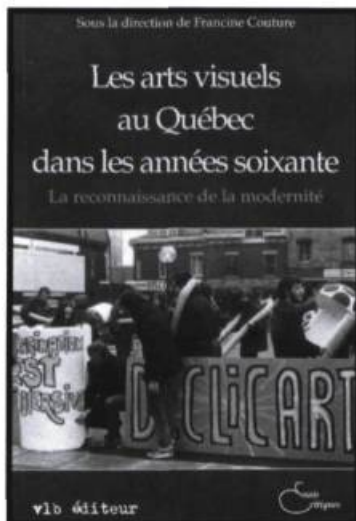
LES ARTS VISUELS AU QUÉBEC DANS LES ANNÉES SOIXANTE LA RECONNAISSANCE DE LA MODERNITÉ

Sous la dir. de
Francine Couture
VLB, 1993, 329 p.; 24,95 \$

La Révolution tranquille a eu ses bilans littéraires, politiques, éducatifs, et combien d'autres. Voici qu'une équipe d'historiennes de l'art, sous la direction de Francine Couture, trace celui des arts visuels. Les années 60 sont analysées ici comme l'aboutissement d'un processus amorcé en 1948 avec le *Refus global*, qui s'est poursuivi au cours des années 50 à travers la querelle de l'art vivant — c'est-à-dire abstrait — et dans les débats entre les automatistes (autour de Borduas) et les plasticiens (autour de Molinari). Divers courants ont retenu l'attention des auteures: le courant postautomatiste, où les femmes se démarquent, les courants plasticien et de l'art cinétique, essentiellement masculins, et celui, mieux partagé, de l'intégration des arts à l'architecture.

Rose-Marie Arbour, dans deux textes très percutants, met en évidence la place des femmes dans les arts visuels de l'époque et relie leur pratique artistique aux transformations de la condition féminine (on n'est pas encore à l'époque féministe). Marie-Sylvie Hébert évoque les querelles portant sur l'art québécois versus l'art *canadien*, sur l'internationalisme du travail des plasticiens, parfois accusés d'imiter les Américains. Francine Couture retrace le projet méconnu de la *fusion des arts*, de l'art cinétique et des arts de participation, et Marie Carani, la démarche beaucoup mieux connue des plasticiens.

Ce premier tome traite donc de l'art officiel de cette décennie, celui qui se fraie une place dans les musées, à l'Expo 67, dans l'architecture. Mais l'art des années 60 ne s'y résume pas, comme le montre la photo reproduite sur l'ouvrage illustrant l'*Opération dé clic*. Le cha-



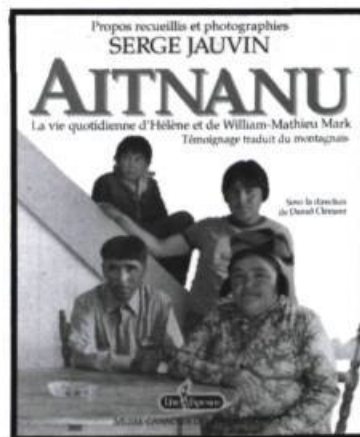
pitre de Suzanne Lemerise portant sur l'enseignement des arts reflète bien la tension qui habite cette décennie, car il met aussi bien en évidence l'institutionnalisation de l'art que les contestations à l'École des Beaux-Arts, ce qui constitue un excellent tremplin pour passer au deuxième tome où les années 60 seront présentées non plus comme aboutissement mais comme point de départ. Une suite attendue avec impatience, car les happenings, l'art pop, l'art engagé ne sont pas des ac-

tivités artistiques sur lesquelles il existe encore beaucoup de documentation. Espérons en prime un chapitre synthèse qui fait défaut à la première partie, ce que rachète la présentation, qui situe bien le contexte.

Andrée Fortin

AITNANU
Sous la dir. de
Daniel Clément
Libre Expression /
Musée canadien
des Civilisations
1993, 128 p.; 24,95 \$

Véritable album de la vie traditionnelle des Innu (peuple amérindien mieux connu sous le nom de Montagnais), *Aitnanu* regroupe 120 photographies choisies parmi les milliers d'images saisies par Serge Jauvin lors d'un séjour d'une année dans une famille de La Romaine, sur la Côte-Nord du Québec. Les photos, présentées suivant l'ordre chronologique des saisons innu, s'appuient sur des textes autobiographiques de Hélène et de William-Mathieu Mark, chez qui a séjourné le photographe. Les témoignages



de deux aînés, Julienne et Mathieu Peters, et des textes d'accompagnement de l'ethnologue Daniel Clément complètent le volume.

La valeur de l'ouvrage réside avant tout dans l'exceptionnelle qualité documentaire des photographies de Serge Jauvin. Ne nous laissons pas arrêter cependant par la page couverture, dont se dégage une impression de pauvreté et de tristesse, accordons-nous plutôt de regarder à loisir les photos, de parcourir les récits, qui s'enchaînent sans à-coup, nous révélant par touches successives la complexité et la richesse de la culture montagnaise.

À certains propos de Hélène Mark et de son compagnon, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils sont d'un autre âge. Pourtant ils vivent aujourd'hui, dans le même monde que nous. Ainsi sont-ils garants de diversité culturelle et leur originalité semble devoir survivre. Si ces chemins imprévus devaient se perdre, c'est d'ailleurs l'humanité qui en serait amoindrie.

Gérald Baril

LE MONUMENT INATTENDU

LE MONUMENT-NATIONAL 1893-1993



■ Jean-Marc Larrue

Qu'ont en commun
La Bolduc, le théâtre
yiddish et l'opéra
chinois ? Le Théâtre du
Monument-National!

Jean-Marc Larrue
retrace avec verve
et talent l'histoire
peu commune de
ce théâtre peu
commun.

■ Cahiers du Québec
Histoire n° 106
322 pages
32,95 \$

En vente chez votre libraire



**HISTOIRE DU
NATIONALISME QUÉBÉCOIS
ENTREVUES AVEC
SEPT SPÉCIALISTES**
Gilles Gougeon
VLB, 1993, 171 p.; 16,95 \$

Les entrevues retranscrites ici ont été diffusées par la société Radio-Canada en janvier 1992 à l'émission *Le Point*. L'idée de les publier dans la collection «Études québécoises» est fort heureuse parce que les points de vue qu'y expriment des historiens et des analystes du domaine politique constituent une excellente introduction à l'étude du nationalisme, ou, plus précisément, des *nationalismes* québécois. Le nationalisme est en effet multiple et chaque période ▶

historique voit coexister plus d'une forme de nationalisme. Une des qualités des entretiens repris ici réside dans le fait que les analystes ont su distiller l'essentiel des pensées nationalistes à partir du mélange idéologique complexe de chaque époque.

Robert Lahaise et Jean-Paul Bernard éclairent pour nous les premiers temps du nationalisme québécois : le moment où le *Canadien* va se distinguer du *Français*, celui où, face à l'*Anglais*, il va devenir *Canadien français*. Cette histoire, elle remonte aux origines de la Nouvelle-France : le nationalisme se manifeste alors dans les stratégies militaires : le soldat contre le milicien, Montcalm le Français contre Vaudreuil le Canadien. Le Canadien sera un Canadien français avant que les Anglais ne deviennent quelques décennies après la défaite de 1760 des Canadiens anglais. Défaite, par ailleurs, que nous avons étrangement baptisée « Conquête », en empruntant le point de vue du vainqueur, comme le souligne Robert Lahaise. Après les rébellions de 1837-1838, le rapport Durham et l'Union du Haut et du Bas-Canada, le nationalisme québécois va se développer dans le cadre de la Fédération de 1867. Dorénavant le nationalisme pourra s'incarner dans un État québécois. Ici, Réal Bélanger insistera sur l'importance de l'Affaire Riel : après l'exécution du chef métis en 1885, « les Canadiens français comprennent de plus en plus que le gouvernement fédéral n'est pas toujours — et peut-être de moins en moins — prêt à les protéger dans la confédération ». De plus, l'affaire des métis va favoriser la naissance du gouvernement autonomiste d'Honoré Mercier et conduira un premier Québécois, l'ultramontain Jules-Paul Tardivel, à s'avouer franchement séparatiste. Cette histoire du nationalisme québécois se termine par l'analyse des événements qui marquent la pensée nationaliste du XX^e siècle. Les historiens Pierre Trépanier, Robert



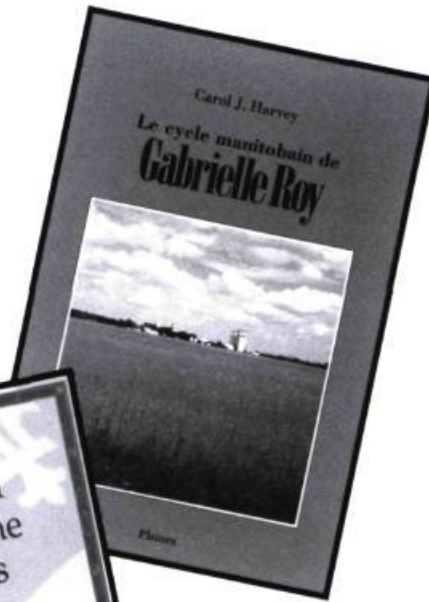
Comeau, Richard Desrosiers et le professeur de sciences politiques Louis Balthazar, indiquent brièvement comment les crises de cette longue période vont créer une opposition de plus en plus nette entre les nationalismes canadiens-anglais et canadiens-français et conduiront ultimement la pensée nationaliste ici à substituer *Québécois* à *Canadien français*.

Pierre Beaudoin

LA GESTION DE LA TECHNOLOGIE
Fédération canadienne des sciences sociales
Méri dien, 1993,
282 p. ; 29,95 \$

Créé par la Fédération canadienne des sciences sociales, ce collectif met huit chercheurs à contribution. Il parvient ainsi à aborder sous des angles très divers les implications sociales et politiques que provoquent dans les organisations les changements technologiques.

La recherche en sciences sociales apporte ainsi sa contribution à l'examen de la gestion technologique. Trop longtemps, en effet, on a concentré l'attention sur l'aspect technique des changements technologiques,



passant sous silence leurs conséquences sur la main-d'œuvre et, plus largement, sur le tissu social. L'ouvrage arrive d'ailleurs à point nommé, des recherches récentes sur les changements technologiques ayant mis en lumière l'urgence et la nécessité de dépasser les limites de l'analyse purement technique.

Tout n'est pas résolu pour autant cependant et les chercheurs en sciences sociales expriment des inquiétudes ; ils signalent un manque de coordination entre les secteurs privé et public, comme ils déplorent l'absence de fichier central et l'insuffisance des fonds consacrés à ce secteur de la recherche. Selon eux, les sciences sociales et politiques n'ont pas encore vraiment pris leur place dans le débat que devraient susciter les changements technologiques. On leur donne aisément raison.

Loretta Laplante

LE CYCLE MANITOBAIN DE GABRIELLE ROY
Carol J. Harvey
Des Plaines, 1993,
273 p. ; 22,95 \$

Il n'est sans doute pas nécessaire de lire l'ouvrage de Carol J. Harvey pour découvrir à quel point le Manitoba, province natale de Gabrielle Roy, a pu lui inspirer des textes remarquables. Ceux et celles qui connaissent bien son œuvre, tant fictive qu'autobiographique, en sont certainement déjà convaincus. L'essai de Carol J. Harvey a cependant le mérite de montrer que, de l'ensemble des textes de fiction ayant pour cadre spatial le Manitoba, trois se détachent par leurs éléments communs, formant un véritable cycle qui aide à saisir « l'évolution de l'art et de la pensée de l'écrivaine ».

Ce cycle manitobain, constitué de *Rue Deschambault* (1955), de *La route d'Altamont* (1966) et de *Ces enfants de ma vie* (1977), se caractérise tout d'abord par sa narratrice, Christine, qui raconte à la première personne certains épisodes marquants de sa vie. Jamais véritablement décrite, au point qu'il

NOUVELLE PARUTION

UN PROJET DE
Liberté

L'ESSAI LITTÉRAIRE AU QUÉBEC (1970-1990)

Janusz Przychodezeń

L'auteur nous propose de parler du déploiement d'un nouveau paradigme, celui de « texte transnational », où on perçoit une vision du réel beaucoup plus ouverte à l'idée de l'exploration d'un autre culturel.

213 pages, 25 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4
Téléphone : (418) 643-4695
Télécopieur : (418) 646-3317

paraît impossible d'en tracer le portrait physique, le personnage de Christine a de fortes résonances autobiographiques dans l'œuvre de Gabrielle Roy. Plus que d'autres romans ou nouvelles de Gabrielle Roy, ceux du cycle manitobain convoquent donc l'épineuse question du rapport entre la réalité et la fiction, et du rôle de la fiction en regard de l'autobiographie. Si cette réflexion ne mène pas à des conclusions vraiment étonnantes (la fiction s'inspirerait du réel autant qu'elle le modifierait, soit pour l'exorciser, soit pour l'atteindre avec plus de vérité), elle fait néanmoins un bon bilan des différentes études qui ont déjà été consacrées à cet aspect de l'œuvre royenne. Là où l'essai apparaît le plus novateur cependant, c'est lorsqu'il compare les trois ouvrages retenus et tente d'en saisir l'évolution. L'auteur observe, par exemple, que Christine, très entourée par sa famille dans *Rue Deschambault* (premier livre du cycle), s'éloigne progressivement des siens dans les deux autres ouvrages, les frères et sœurs disparaissant des différents récits au même rythme que les références géographiques. On découvre ainsi comment, d'un livre à l'autre, un pays onirique se construit et comment Christine se transforme, passant d'un état d'innocence à une connaissance et une détresse plus grandes.

L'analyse du cycle manitobain permet donc de suivre les étapes d'un parcours intérieur et artistique de Gabrielle Roy en puisant ailleurs que dans son autobiographie. Apparaissent alors des transformations et des hésitations qui ont certainement échappé à l'écrivaine elle-même et qui ne peuvent qu'enrichir les souvenirs et les impressions qu'elle avait choisi de nous livrer dans *La détresse et l'enchantement*.

Andrée Mercier

**LES DESSOUS
DES FOLLES ALLIÉES,
UN LIVRE AFFRIOLANT**
Lucie Godbout
Remue-Ménage, 1993,
320 p.; 24,95 \$

Le destin d'un être est exemplaire dans la mesure où il reflète un courant de pensée ou un mouvement. Celui des *Folles alliées*, cette troupe de théâtre québécois, féminine et fémi-



niste, qui de 1980 à 1990 connut une existence intense, est à l'image de ces femmes qui ont prôné la délinquance comme cri de ralliement, l'humour comme credo et l'impertinence comme fer de lance.

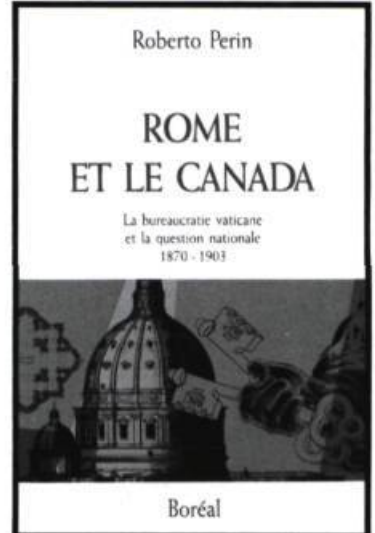
L'amnésie est une bien triste faculté qui s'exerce souvent au détriment des femmes. Heureusement Lucie Godbout, cofondatrice des *Folles*, a décidé de publier leurs mémoires trois ans après leur dissolution. Nous suivons les hauts et les bas de ce

collectif de théâtre à travers spectacles, tournées, recherches, laborieuses, de financement et de support, de la première production *Vous êtes seul?* jusqu'à *Sylvie Legault chante*, en passant par *Mademoiselle Autobody* et *C'est parti mon sushi! Un show cru*. Lucie Godbout emprunte la voix de narratrices fictives, inventées par les *Folles*, pour mieux se distancier de son sujet et poursuivre la valse des rigolades.

La narration serait un peu creuse si elle ne faisait pas tant la chronique d'une troupe que la recension des manifestations féministes auxquelles elle a participé et si elle ne prêtait pas la voix aux plus imposants clairons de l'époque: Pol Pelletier, Nicole Giguère, Hélène Pedneault et autres complices dans la folie. Quelques extraits de spectacles, à la fin du livre, ficèlent le tout pour nous mettre en bouche les mots et quelques refrains de chansons des *Folles*.

Un témoignage qui enrichit de bonne humeur et de rire notre histoire collective.

Philip Wickham



**ROME ET LE CANADA
LA BUREAUCRATIE VATICANE
ET LA QUESTION NATIONALE
1870-1903**

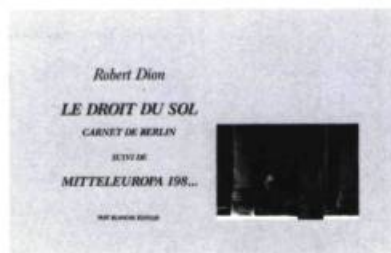
Roberto Perin
Boréal, 1993, 345 p.; 24,95 \$

Par un cynique et juste retour des choses, les gestes politiques posés par les diplomates de l'Église romaine à la fin du siècle dernier eurent pour effet non de faciliter la vie des catholiques canadiens, mais de renforcer le contrôle des partis politiques sur leur vie sociale et intellectuelle. La thèse de Roberto Perin tient en ces quelques mots.

Cela n'enlève rien à l'intérêt de sa démonstration. L'auteur excelle, en effet, à broser les portraits, nuancés et différenciés, des divers émissaires ecclésiastiques expédiés par le Vatican pour démêler l'imbroglio canadien. Conroy n'est pas Merry del Val, pas plus que Smeulders ne se peut confondre avec Diomede Falconio. Il n'en est que plus fascinant de voir ensuite ces tempéraments caractérisés et ces stratégies distinctes converger tristement vers la même impasse: mieux vaut, aux yeux de Rome, montrer patte blanche aux décideurs fédéraux que défendre fermement les catholiques québécois. On comprend mieux, grâce à Roberto Perin, l'entêtement romain à donner aux francophones des évêques irlandais. On observe au passage que l'«homme à la langue d'argent», le grand Wilfrid Laurier, séduisait aussi aisément les dignitaires romains que ses électeurs. Il oubliait d'ailleurs la parole donnée au délégué apostolique aussi vite que ses engagements politiques... Belle plongée dans une histoire mal connue.

Laurent Laplante

QUATRE ANS APRÈS LA CHUTE DU MUR VOICI BERLIN



une réflexion originale et forte
un regard intime sur une ville qui fascine
la fusion d'un homme et d'une ville

LE DROIT DU SOL
Carnet de Berlin, suivi de
Mitteleuropa 198...

par
ROBERT DION

**NUIT BLANCHE ÉDITEUR
DES LIVRES INTELLIGENTS**

LETTRES ET TECHNÉ

Pierre Laurette
Balzac, 1993, 262 p.; 32 \$

L'écrivain un peu paresseux rêvait d'une main ou d'une machine qui écrirait à sa place des chefs-d'œuvre qui feraient sa renommée, tandis que le critique fatigué cherchait une façon de saisir la polysémie d'une œuvre sans avoir à passer par la longue pénétration classique. Pierre Laurette présente, dans *Lettres et techné*, une alternative singulière à ces vains espoirs. L'apport de l'informatique, des instrumentations, des méthodes et théories dans le domaine littéraire bouleversera quelque peu la façon d'appréhender le texte littéraire. Ce livre s'adresse à ceux qui s'intéressent aux technologies nouvelles autant qu'à la littérature, et qui veulent connaître les enjeux de ce grand rêve pluridisciplinaire, mais l'auteur a réservé son ouvrage, de toute évidence, aux spécialistes de la question. Le chapitre V, toutefois, portant sur le pastiche est d'un intérêt plus étendu.

François Larocque

FORMATION DE L'IMAGINAIRE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC

(1764-1867)
Maurice Lemire
L'Hexagone, 1993,
280 p.; 24,95 \$

Depuis quelques années le nom de Maurice Lemire est associé à la coordination d'ouvrages collectifs, parmi lesquels *La vie littéraire au Québec*, dont les deux premiers tomes couvrent la période 1764-1839. Dans l'essai *personnel* qu'il vient de publier, il s'attache non plus au fond de scène historique ou institutionnel, aux auteurs individuels et à chacun de leurs écrits, mais à l'imaginaire à l'œuvre dans les tout premiers récits et romans québécois. S'il est tributaire de la littérature française et des lettres classiques, cet imaginaire

est aussi du nouvel univers social et géographique nord-américain; s'y définit graduellement une vision spécifique du temps, de l'espace, de l'autre — en particulier de l'Amérindien. C'est à un décryptage de cet imaginaire, à l'aide des catégories de Gilbert Durand, que se livre l'auteur, dans une analyse de texte somme toute assez classique.

Le dernier chapitre consacré au fantastique illustre clairement la thèse de Maurice Lemire selon laquelle l'imaginaire littéraire se construit en liaison avec l'imaginaire populaire, se nourrit de celui-ci comme il le nourrit. Les écrivains ne retiennent pas tout le champ du fantastique dans leurs récits: ils mettent l'accent sur ce qui relève du rapport entre l'homme et le réel — ou du je — plutôt que sur les rapports entre l'homme et son désir ou son inconscient — le tu. Cette analyse rejoint sans doute celles des chapitres précédents dont l'auteur ne tire pas entièrement parti à mon sens. Il dégage de ce récit des origines du récit la cohérence d'une nouvelle cosmogonie, où évoluent des personnages plutôt centripètes que centrifuges, où domine le mouvement régressif vers la mère, vers la terre. La psychanalyse ou la sociologie auraient permis

d'approfondir la compréhension de cet imaginaire, que l'anthropologie de Durand a surtout permis de décrire.

S'il n'est pas facile de discerner a posteriori ce que fut l'imaginaire populaire, cet ouvrage illustre à tout le moins les tensions qui habitaient l'imaginaire littéraire et comment nos premiers écrivains entrevoyaient leur résolution.

Andrée Fortin

LE LIEU DE MON ESPÉANCE

Jean-Noël Tremblay
Anne Sigier, 1993,
303 p.; 24,95 \$

Quand quelqu'un qui a connu les feux de la rampe livre son secret le plus intime, il n'est pas toujours aisé de dégager la vraie motivation du geste: grande humilité ou monumental orgueil?

Dans le cas de l'ancien ministre Jean-Noël Tremblay, les *révélations* qu'il ose dans *Le lieu de mon espérance* affirment des valeurs et des convictions si étrangères à ce qu'affectionne notre époque qu'on peut, sans grand risque, éliminer l'hypothèse d'un calcul.

Jean-Noël Tremblay parle en effet de son itinéraire spirituel, de sa foi en Dieu, de ses efforts répétés pour parvenir à la prêtre. Cela mérite le respect et ne fera sourire que les incultes.

Le malaise qu'éprouve le lecteur est pourtant considérable. Jean-Noël Tremblay évacue, en effet, comme si sa sincérité l'absolvait de façon rétroactive, toute référence précise au fanatisme et à la cruauté qui lui ont si souvent servi d'armes politiques. «Tel qui me vit me dresser pour défendre des principes et des idées, écrit-il, frapper sans charité sur les adversaires, ne savait pas que je menais un combat dont, je le croyais, ma condition dans l'Église m'imposait le devoir.» L'explication, fort courte, ne saurait suffire. La sincérité, même mise au service d'une foi respectable, ne confère à personne le droit à la méchanceté. En présentant ses excès comme ceux d'un *croisé*, Jean-Noël Tremblay oublie que même les incroyants peuvent souffrir. Témoignage de facture soignée, mais affaibli par l'amnésie.

Laurent Laplante

C'EST PAS LA FAUTE DES MÈRES! POUR EN FINIR AVEC LE MYTHE DE LA MAUVAISE MÈRE
Paula J. Caplan
Le Jour, 1993,
320 p.; 19,95 \$

«Une mère ne se met jamais en colère. Une mère sait d'instinct élever des enfants. La capacité de maternage d'une mère est infinie. On juge une Mère parfaite à la 'perfection' de sa fille», tels sont les mythes de la Mère parfaite.

L'autre portrait, la Mauvaise mère, est tout aussi mythique. «Une mère a besoin des conseils des spécialistes pour bien éduquer ses enfants. Les mères sont des gouffres sans fond de besoins insatisfaits. L'intimité mère-fille est malsaine. Une mère puissante est une mère dangereuse.»

Ange ou sorcière, la mère est soit idéalisée, soit blâmée. Paula J. Caplan revendique le droit que la mère soit vue comme un être humain avec ses qualités et ses lacunes. Elle accuse la société, et en particulier les professionnels de la santé en *iste* et en *logue*, de nous encourager «à centrer toute notre attention sur les défauts de nos mères, et à oublier leurs bons côtés».

«[...] notre société a gravé profondément en nous l'idée que 'si quelque chose ne va pas, c'est la faute de maman'.» Nous «reprochons effectivement à maman de n'être pas parfaite si elle ne correspond pas à notre idéal, et nous la trouverons épouvantable plutôt qu'humaine, tout simplement, si son comportement nous semble contestable. Ces réflexes minent les relations mère-fille». Bouc émissaire utile, la mère a le dos large, la perfection lourde et la culpabilité facile. Le réflexe du blâme de la mère est si ancré «que la mère elle-même s'accuse pour tout ce qui tourne mal».

Au nom de l'idée rafraîchissante que nous propose l'auteur, le livre doit être lu. Cependant, j'ai été aux prises, tout au long de ma lecture, avec le sentiment que quelque chose ne coulait pas. Est-ce un livre mal rendu? Mal traduit? Est-ce que le traitement est tiré par les cheveux?

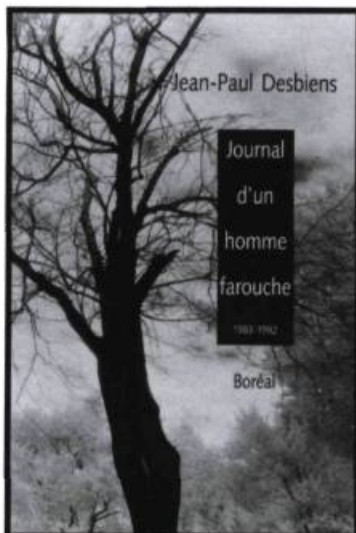
Que le livre soit lu de la première à la dernière page, en diagonale ou en mosaïque, peu importe. L'idée d'en «finir avec le mythe de la mauvaise mère» est une urgence. «Cessez de croire qu'elle est l'Ange du foyer ou la Vilaine sorcière, et voyez-la comme la femme qu'elle est. Il est toujours moins terrifiant de s'adresser à une vraie personne qu'à un personnage plus grand que nature.»

Liliane Simard

**JOURNAL
D'UN HOMME FAROUCHE
1983 - 1992**

**Jean-Paul Desbiens
Boréal, 1993, 362 p.; 27,95 \$**

Le journal est une forme d'écrit dans lequel la pensée analytique se déploie souvent très peu. Jean-Paul Desbiens condamne allègrement dans son journal, mais démontre peu. Ainsi, le lecteur ne peut qu'être heurté par ses jugements souvent méprisants à l'endroit de certains mouvements idéologiques, de



personnages connus ou de frères de sa communauté avec lesquels il semble souvent régler des comptes. Un essai aurait probablement suscité des controverses plus fécondes, là où un journal ne fait que choquer.

Jean-Paul Desbiens est un homme qui doute: «Dans notre siècle, à quoi cela sert-il d'écrire d'assez fortes choses devant l'invasion des barbares?». On le voit, si M. Desbiens doute, ce n'est pas de lui-même! Face à la critique ce ne sont pas ses idées qu'il mettra en question, mais la capacité de son auditoire à les recevoir. «Les jeunes qui me rejettent sont moins cultivés que moi», écrira-t-il. L'estime qu'il a de lui-même, Jean-Paul Desbiens la projette également dans le passé, *insolent* qu'il était alors envers ses aînés. «J'étais plus cultivé que les vieux auxquels je m'attaquais», dit-il. Cette fatuité, Jean-Paul Desbiens devine qu'on la lui reprochera; aussi prend-il soin d'ajouter qu'il est barbare celui qui dira «pour qui se prenait-il ce Desbiens?». J'accepte d'être ainsi qualifié. Les barbares n'ont-ils pas vaincu Rome?

L'angoisse de Jean-Paul Desbiens, que son journal décèle, c'est la peur du rejet. Jean-Paul Desbiens, frère mariste, se dit farouche. Il s'illusionne sans doute: être farouche, c'est entre autres sens fuir devant l'approche de l'autre; avec Jean-Paul Desbiens ce sont probablement les autres qui se sauvent quand il arrive. On ne peut être à ce point antisindicaliste, antiféministe, antipacifiste, anticomuniste et mépriser autant les jeunes (dont le cerveau est une «bille [qui] cogne sur les parois») sans que certains de ses contemporains ne se détournent ou ne s'éloignent à son passage.

Pierre Beaudoin

**T R I
P T Y
Q U E**

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

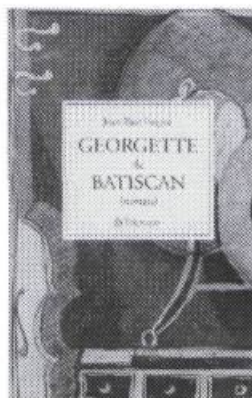
TÉL: (514) 524-5900



**François Landry
LE COMÉDON
(roman)
414p., 22,00 \$**

«Un divertissement total... M. Landry sait accrocher son lecteur. Le rythme est bon, le suspense est bien dosé, l'humour arrive à point et les dialogues sont nets, vivants.»

Réginald Martel «La Presse»



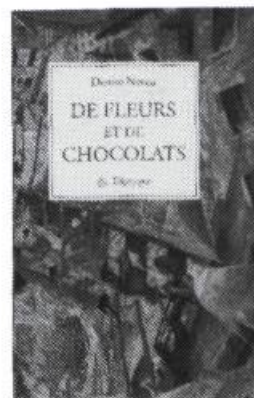
**Jean-Paul Fugère
GEORGETTE
DE BATISCAN
(roman)
191 p., 15,95 \$**



**Lise Blouin
L'ABSENTE
(roman)
163 p., 15,95 \$**



**Yves Gauthier
FLORE Ô FLORE
(roman)
128 p., 15,95 \$**



**Denise Neveu
DE FLEURS
ET DE
CHOCOLATS
93p., 14,95 \$**